GIRL

ENTRETIEN AVEC BLANDINE MASSON

Quel est le déclencheur de votre affinité pour cette œuvre romanesque de Edna O'Brien, et votre envie de défendre ce texte au sein de la Cour d'honneur du Palais des papes ?

Blandine Masson : Cette lecture dans la Cour d'honneur est le résultat d'une discussion avec la direction du Festival et d'une envie commune depuis quelques années de faire résonner un texte dans ce lieu magique, de la façon la plus minimaliste possible. *Girl* est un texte de femme sur les destins tragiques des jeunes nigérianes victimes des terroristes du mouvement Boko Haram, le roman entre en résonance avec la volonté du Festival de s'inscrire dans le cadre international du Forum Génération Egalité au service de l'égalité entre les femmes et les hommes. A la lecture de ce texte, j'avais été impressionnée par l'engagement de cette auteure irlandaise à écrire une histoire aussi violente. Agée de presque 88 ans, elle s'est rendue par deux fois au Nigéria pour rencontrer ces femmes et raconter leurs tragédies. Edna O'Brien a été capable de se plonger dans la peau d'une jeune femme de 16 ans. Ce livre raconte à la fois le pouvoir de la littérature et de l'empathie humaine, il est extrêmement puissant et mérite un écrin majestueux comme la Cour d'honneur pour être entendu. J'y avais, il y a quelques années, déjà dirigé une lecture de *Quartett* de Heiner Muller avec Jeanne Moreau et Sami Frey, dans la plus grande simplicité technique et artistique pour révéler le lieu et donner toute leur puissance aux acteurs, à leurs présences et à leurs voix. Seul un travail d'amplification avait été mis en place pour permettre une intimité avec le public, donnant l'impression que le texte était susurré à leur oreille. Venant de la radio, cette intimité de la voix dans le silence me plaît particulièrement. Et dans l'expérience de la mise en lecture publique, deux écoutes sont alors possibles. Il y a l'écoute collective qui peut, si tout s'accorde parfaitement, toucher au sublime dans ce lieu chargé d'histoire, sous un ciel immense. Dans cette écoute, il y a certes le texte mais aussi les visages des autres spectateurs, une mer de deux milles corps en écoute, qui peut devenir un moment de communion unique entre un public, un artiste et son texte, tout cela sans fard, dans un dénuement extrême. Et parallèlement à cette expérience collective des spectateurs, existe l'expérience individuelle de l'auditeur, puisque nous sommes à la radio et que la lecture est enregistrée en direct. Le propre de la radio est de porter cet intime de la parole en toute simplicité, directement dans l'oreille. À l'instar de l'héroïne du livre qui écrit dans son journal intime, c'est une parole partagée, douce et intimiste, qui ne se fend pas de grands discours.

Edna O'Brien évoque l'Antiquité et les tragédies grecques lorsqu'elle parle du destin de son héroïne Maryam, destin pris dans une actualité bien réelle.

Il s'agit avant tout pour Edna O'Brien de raconter des destins tragiques et ainsi d'interroger la capacité d'empathie d'un être humain envers autrui. Il semble que l'auteure se fasse le témoin d'une partie taboue de l'histoire humaine, celle dans laquelle les femmes sont toujours les victimes oubliées des guerres. Quant à la question de l'appropriation culturelle, quand on lui demande comment elle a su et pu, en tant qu'irlandaise, raconter l'histoire d'une jeune victime nigériane, elle répond qu'il ne s'agit pas de géographie ni de culture mais bien d'humanité. Afin d'être capable d'écrire des violences et des événements qui lui sont étrangers, l'auteure a procédé par un travail d'allers-retours permanents entre ce qu'elle-même a vécu et les témoignages des jeunes femmes rencontrées au Nigéria. Edna O'Brien cite Euripide en exergue, et plus particulièrement *Les Troyennes* qui évoque le sort des dernières survivantes d'Ilion après la prise de la ville par les Grecs. Les femmes sont toujours les trésors de guerre, les premières victimes, les grandes bafouées, violées, elles paient le prix fort. En citant le tragédien grec, Edna O'Brien rappelle l'universalité et la vérité historique de ces récits, et le fait qu'il ne s'agisse pas seulement de victimes mais bien de combattantes pour leur survie. D'une certaine manière, l'auteure est la femme âgée, elle prend symboliquement la place d'une figure maternelle qui relate l'histoire, puisque sa voix et son imaginaire sont palpables dans l'écriture. À l'image de la reine et mère Hécube qui, dans *Les Troyennes*, s'adresse aux victimes : « *Voici le linge pour bander vos blessures* ».

Vous mettez en scène une lecture à plusieurs voix, comment envisagez-vous le travail sur le texte (le découpage des voix, la mise en espace…) ?

Le découpage du texte se fait en collaboration avec la dramaturge Marion Stoufflet. Le livre se découpe en plusieurs épisodes chronologiques, on voit l'héroïne vieillir. Comme *Girl* raconte, par la voix de son héroïne principale, une multitude de destins, nous voulons faire entendre une pluralité de voix, à l'instar du chœur tragique, tout en gardant la linéarité du récit. C'est pourquoi j'invite au plateau quatre comédiennes de différentes générations, ainsi qu'un homme - car les femmes ne sont pas les seules victimes de cette histoire. Il ne s'agit pas d'adapter le texte en pièce de théâtre, d'autant moins que l'écriture d'Edna O'Brien déploie déjà intrinsèquement une grande qualité d'oralité, sans doute du fait que *Girl* ait été dicté et écrit au fil de la pensée, telle la parole jaillissante. Ce texte trouve une grande force dans la lecture, lorsque la parole rebondit d'une personne à l'autre.

Propos recueillis par Moïra Dalant